

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 44

Montréal, Jeudi, 1er Novembre 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

**TEXTE :** L'abbé Vincent Plinguet, par D. G.—Causerie philosophique (suite), par Giulio.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—Propos du docteur, par Dr E. Monin.—Lord Lansdowne.—L'éducation sans Dieu.—Les perles fines.—Choses et autres.—Poésie : A. M. Aug. Vermond, par Louis Fréchette.—Le Moulin rouge (suite).—Nos gravures : Le docteur Thuillier ; M. Henri Conscience ; La veuve ; Les infortunés.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Comment se font certains mariages américains.—Les échecs.

**GRAVURES :** Henri Conscience, célèbre romancier : Le docteur Thuillier ; La veuve ; Les infortunés.

## L'ABBÉ VINCENT PLINGUET,

CURÉ DE L'ISLE DUPAS

Le 12 du mois dernier, j'étais à l'évêché de Montréal, où je rencontrai une centaine de prêtres accourus pour présenter leurs hommages à Mgr Fabre, à l'occasion de la Saint-Edouard. Quand monseigneur apparut au salon, un vieillard sortit des rangs et vint lire, au nom du clergé du diocèse, une magnifique adresse, pleine des sentiments les plus délicats. Mon voisin, après avoir écouté attentivement, me dit à l'oreille : "Mais quel est donc ce beau vieillard ?" "Comment, lui dis-je, vous ne connaissez pas encore M. Plinguet ?... En effet, j'oubliais que, comblé de mérites, il n'a cherché qu'à être ignoré. Mais monseigneur va parler : je ne vous reverrai peut-être pas après la séance, je vous enverrai des notes sur le *beau vieillard* que je connais, moi, et pour lequel j'ai la plus grande admiration."

Je n'ai pas rencontré mon interlocuteur ; je lui envoie par *L'Opinion Publique* ce que je sais de mon homme. Vos lecteurs, dont plusieurs sans doute partagent son malheur, n'en sauront gré.

Né à Montréal, le 7 juin 1810, du mariage de Vincent Plinguet et de Félicité Cousineau, M. l'abbé Plinguet fut ordonné prêtre par Mgr Lartigue, le 21 septembre 1833. Après avoir exercé un ministère fructueux dans différentes paroisses, comme vicaire et comme curé, en 1861, à sa demande, il fut transféré de la cure de Sainte-Scholastique à celle de l'Isle Dupas, où l'attirait ce que recherche toujours le prêtre et l'artiste : la solitude, une belle nature et une population éminemment chrétienne.

Comme prêtre, M. Plinguet n'a cessé de jouir de l'estime de ses supérieurs et de l'affection de ses ouailles. Il sait gagner l'une et l'autre par sa modestie, son zèle pour le bien des âmes, son dévouement aux bonnes œuvres, son amour du Saint-Siège et son respect pour l'autorité. Et ce n'est pas là son seul mérite, si grand qu'il soit ; car, à la science et aux vertus sacerdotales, il joint les qualités du gentilhomme et le talent du littérateur.

L'histoire de l'Isle Dupas, publiée dans *l'Annuaire de Ville-Marie*, prouve une plume aussi facile que correcte et la passion des recherches historiques. Le regretté Gérin-Lajoie, à qui j'en parlais un jour, n'hésita pas à appeler cette étude un petit chef-d'œuvre. On assure qu'il y a dans les cartons de ce solitaire des manuscrits importants et des notes précieuses sur les premières familles du pays ; et ces notes s'accumulent tous les jours. Quand l'humilité de cet érudit aura reçu sa récompense, les travailleurs de notre histoire auront une riche mine à exploiter.

On trouve encore chez M. Plinguet les goûts d'un artiste distingué, comme le prouvent les riches tableaux qui décorent son église et son presbytère, ses nombreux albums in-quarto dans lesquels sont classées des copies de tous les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, sa volumineuse bibliothèque, etc., etc. Aussi, parlez à ce vieillard de poésie, des beaux-arts, de Raphaël, de Michel-Ange, de Lamartine, vous faites naître un véritable enthousiasme ; il oublie ses 73 ans, et vous avez devant vous l'amant du beau et du vrai le plus passionné que vous ayez jamais rencontré.

Et de fait, notre vénéré septuagénaire a encore toute la vigueur du premier âge. Le 20 septembre, il célébrait ses noces d'or. Les paroles de saint Jérôme au vieillard Paul, citées ce jour-là du haut de la chaire par M. l'abbé E. Moreau, frappaient si juste, étaient d'une application si heureuse, qu'on les eût cru écrites à l'adresse même du héros de la fête. Tous ceux qui connaissent ce doyen des curés du diocèse de Montréal, savent qu'en effet *ses yeux sont bons, sa marche ferme et assurée, son oreille délicate, sa voix sonore et mélodieuse, son corps droit, que son teint rose contraste avec ses cheveux blancs, que la vivacité de son esprit, toujours plein de chaleur, n'a pas été émoussé par un sang refroidi ; et qu'enfin son visage n'est pas contracté par les rides ni assombri par un front chargé de plis.* Chaque mot de ce texte amenait sur toutes les figures un sourire qui disait : mais c'est absolument cela...

Faisant l'éloge de la piété du vénérable curé, l'orateur raconte qu'en 1869, en compagnie d'un confrère, il entendait, dans une église de Rome, une messe célébrée par un cardinal. Son compagnon lui demande le nom de ce prince de l'Eglise : "Je le vois pour la première fois ; il n'est pas de Rome." "Mais ne vous rappelle-t-il pas un ami du Canada, le curé de l'Isle Dupas ?" En effet, il en avait la stature, l'air digne, le maintien grave et recueilli. Or, informations prises, on sut que l'édifiant prélat était de Pérouse, c'est-à-dire le cardinal Pecci, devenu Léon XIII. Le compagnon de voyage était le chanoine Fabre, aujourd'hui évêque de Montréal.

M. Plinguet parle extrêmement bien : il l'a prouvé le jour même de ses noces d'or quand, refoulant les émotions qui étouffaient sa voix, il répondit à l'adresse que lui présentèrent ses paroissiens par l'entremise de M. Sylvestre, ex-M.P.P. Si ces larmes ne l'ont empêchées de voir celles que versa la foule pendant sa réponse, il a pu se convaincre que non seulement il sait parler, mais qu'il a réellement l'affection, de tous ses braves paroissiens *qu'il aime comme un père aime ses enfants.*

M. l'abbé Plinguet a fait deux voyages en Europe, l'un en 1870, l'autre en 1873. Paris l'attirait comme Canadien-Français, Rome comme prêtre. Inutile d'ajouter quelles heures délicieuses il a passées dans les églises et dans les musées des deux grandes cités.

Je remercie Dieu de m'avoir fourni l'occasion de faire faire aux lecteurs de *L'Opinion Publique* la connaissance d'un homme de bien.

Quand à l'avenir, en touriste, vous longerez la rive nord du Saint-Laurent, ou qu'en amateur de la chasse vous parcourrez les îles de Sorel, en voyant le clocher de la petite, mais très belle église de l'Isle Dupas, vous pourrez dire, sans crainte de vous tromper : Dans ce lieu solitaire, dans ce coin retiré, s'écoule dans le travail, la prière et le bonheur, la vie d'un digne prêtre, d'un bon Canadien, d'un homme de cœur et d'esprit.

D. G.

## CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

(Suite)

II

### LES HÉROS DU MICROSCOPE

Rien ne s'obtient que par le travail. Aussi, que de labeurs pour fonder une nouvelle science ! La plupart des hommes, livrés au torrent des intérêts matériels, n'y songent guère. Cependant, si ce jeune homme a déjà les cheveux blancs de la vieillesse, si cet autre porte, à trente ans, un front ridé, c'est souvent que son cerveau fertile a bouillonné sous l'action consumante de l'étude ou de l'inspiration. Ne le plaignez pas. Il a conquis une vérité. Il a fait faire un pas à la science. Il s'est assuré l'immortalité.

Il y a deux siècles déjà, les tissus organiques étaient soumis à l'étude microscopique. Mais que d'incertitudes dans les observations ! que d'obscurité dans les découvertes ! et surtout combien difficile il était de donner une classification quelconque aux éléments ainsi analysés, et partant, de les ramener à l'unité ! La science du microscope n'exista donc pas pendant longtemps, et

ce n'est de fait qu'au commencement du siècle ou plutôt dans les dernières cinquante années qu'elle a pu, par ses progrès, prendre un nom propre et se conquérir sa place sur la mappe-monde des connaissances humaines. Elle a, bien entendu, pris un nom grec, et un joli encore : celui de *histologie*, du mot *iston*, qui signifie tissu, et elle s'est mise à l'avant-garde de la botanique, de l'anatomie et de la biologie, sur le même plan ou à peu près que la chimie. Et qui oserait dire que l'avenir et le travail ne lui assureront point la prépondérance ?

Quoi qu'il en soit et puisse être, l'histologie ne saurait oublier ses pères ni ses héros. Aidons-la à payer sa dette de reconnaissance.

Dès longtemps la loupe simple était connue. Elle avait même ouvert, dit-on, à plusieurs amateurs un coin du monde nouveau que l'on parcourt aujourd'hui, quand l'invention du microscope composé vint opérer une révolution dans le monde savant. D'après les *Transactions of the Royal Society*, il y eût, au dix-septième siècle, une véritable fièvre parmi les naturalistes anglais. C'étaient chaque année de nouveaux perfectionnements donnés à l'instrument, de nouvelles découvertes faites par son moyen. Un livre même, *Micrographia*, publié par Robert Hooke, en 1667, contient, eu égard au temps où il parut, des observations qui ne sont rien moins qu'étonnantes.

Cependant, Robert Hooke ne devait pas rester le chef de la dynastie des microscopistes : il eut deux contemporains trop brillants et dont les travaux ne tardèrent pas à jeter dans l'ombre ceux du savant anglais. L'un fut Malpighi, célèbre médecin et grand naturaliste, né à Crémone, en 1628 ; l'autre, Leuwenhoek, un allemand, comme son nom l'indique, né à Delft, en 1632. Malpighi se donna surtout à l'étude microscopique des animaux, et probablement fut le premier à suivre des yeux le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires. Leuwenhoek fit plus. Lui-même il construisit des microscopes, et, doué d'une grande finesse d'organe, plus peut-être que de sagacité et de critique, il se livra surtout sur les plantes à des investigations si patientes, qu'aujourd'hui encore ses ouvrages peuvent être consultés avec profit.

Après ces Christophe Colomb ou ces Amerigo Vespucci du monde des infiniment petits, beaucoup de naturalistes suivirent la même route. Quelques-uns échouèrent dès le port de départ ; d'autres avancèrent en pleine mer, puis coulèrent faute de patience ou de principes. Nous les saluons avec respect, car, pour nous, le succès n'est pas la mesure du mérite.

Parmi ceux qui réussirent à toucher terre et même à faire des découvertes précieuses, le fameux anatomiste hollandais Frédéric Ruysch, son compatriote et contemporain Swammerdam, plus tard Félix Fontana et Prohaska se sont acquis une grande réputation. Leurs travaux furent sans doute consciencieux, et même à plusieurs égards couronnés de succès ; mais, par suite de l'imperfection des instruments, ils furent souvent loin d'arriver à la certitude nécessaire. De plus, quand on n'a encore que des observations séparées ou des vérités éparses sur une portion quelconque de la nature, l'on peut bien s'appeler *érudit*, l'on n'est point un *savant*. Ce fut le cas pour ces vaillants chercheurs et ceux de leur âge : ils n'eurent pas la joie d'embrasser d'un regard le monde dont ils avaient exploré des parties : ils ne fondèrent point l'histologie.

Ils ne la virent même pas naître. En 1801 seulement, elle apparut enfin, et constatons-le avec plaisir, ce fut un Français, Bichat, qui le premier recueillit et coordonna en un tout homogène les observations de ses prédécesseurs. Dans son *Anatomie générale*, il s'attacha et réussit à montrer l'étroite union qu'il y a entre la connaissance intime des tissus et l'étude soit de leurs fonctions physiologiques, soit de leurs affections morbides.

Le branle était donné ; un nouvel horizon s'ouvrait. Il ne s'agissait plus désormais de chercher dans les investigations microscopiques un aliment à une docte curiosité : plus haut et plus utile devenait leur but. D'un autre côté, les instruments d'optique allaient se perfectionnant chaque jour ; partant les observations se faisaient et plus nombreuses et plus délicates. Le jour vint où, après moins de quarante ans de travail, l'histo-